

VII.

ÉPILOGUE DES GUERRES DE RESTAURATION

Le règne d'Alexis Comnène prépare un nouvel état de choses qui sera fixé sous son second successeur, Manuel, produira une réaction violente, criminelle sous l'indigne Andronic Comnène et amènera enfin la création de cet Empire latin de Constantinople dont l'apparition fut moins inattendue qu'on ne s'accorde généralement à le croire.

Ce qui caractérisera cette époque, ce sera le déversement, lent ou saccadé, pacifique ou guerrier, de l'Occident, dans ses forces d'action, masses aussi bien que monde restreint des chevaliers : il déborde sur l'Orient affaibli, appauvri, décimé par les longues guerres turques et petchénègues du onzième siècle et par l'action délétère de la centralisation impériale.

Pour comprendre ce grand influx transformateur, il faut se rendre compte d'abord de l'état dans lequel se trouvait alors, à l'avènement des Comnènes, le „Moyen Empire“ de la Thrace et de l'Asie-Mineure, l'État macédo-anatolien constitué au cours des trois derniers siècles.

Il y a, sans doute, un ralentissement de la vie dans les provinces. C'est une conséquence naturelle des récentes invasions et du caractère persistant de volerie qu'elles revêtaient. Les peuples brigands ont en effet pris la place des anciens peuples migrants, qui se cherchaient sans cesse un nouveau champ d'activité, de nouveaux foyers. Petchénègues, Coumans¹ ou Ouzes, Turcomans, ces différents représentants de la race „nomade“ des Turcs, ces petits Scythes laids se ressemblent parfaitement sur ce point : ils ne veulent pas „s'établir“ ; leur territoire de conquête c'est uniquement la zone dans laquelle ils peuvent dépouiller les sujets de l'Empire, rançonner les

¹ Les Khazars se sont fondus dans les nouveaux Touraniens. Voy. Paul Cassel, *Der chazarische Königsbrief aus dem 10. Jahrhundert*, Berlin 1877.

bourgeois, pressurer, au moyen du tribut, du kharadj, les indigènes qui ont fait leur soumission et admis la nécessité du gouvernement „barbare“.

Les Petchénègues, d'abord, s'approchent de leur fin. Ils sont dans un état d'agitation perpétuelle, qui s'explique quand on pense que leur ancienne hégémonie sur les laboureurs du Danube, sur les pâtres des Carpathes a passé à leurs congénères, plus frais et plus nouveaux, les Coumans. Les deux „nations“ se coalisent, du reste, une tribu petchénègue suivant à la guerre une tribu coumane. Ils peuvent très bien se distinguer entre eux malgré cet amalgame guerrier, cette camaraderie dans le pillage; pour les Byzantins cependant, même pour ceux qui ont la pratique de ces rivages danubiens, c'est chose impossible. Ils assistent avec un étonnement craintif à cette incessante agrégation et désagrégation des unités „scythes“ que sont les barbares transdanubiens. Pour les provinciaux, il est bien indifférent de payer la rançon au vieux Turc ou au nouveau. Quelquefois des officiers d'expérience se retrouvent dans ce chaos hostile qui tombe en avalanche de Silistrie et de Vidine jusque vers Andrinople, jusqu'aux abords de Constantinople même, qui vit à plusieurs reprises se renouveler le temps des Avars, et alors ils attisent la jalousie entre les chefs qui se partagent le pouvoir.

C'est une des bonnes manières de combattre le danger. Car, après l'apparition d'Isaac I-er sur la frontière du Nord, périclitée, les brillantes campagnes d'Alexis et de Jean Comnène finiront d'une manière malheureuse, donnant parfois aux barbares le spectacle d'un basileus qui s'enfuit, devant leurs cavaliers menus, tenant à la main, comme une vieille défroque gênante, le grand étendart de l'Empire. Les razzias habiles, la longue guerre des petites bandes de cavalerie, atteignent beaucoup mieux le but. Après avoir ainsi affaibli par l'or et par les embûches ces ennemis infatigables, on put enfin leur tomber dessus dans une grande bataille meurtrière, à Léboundion (29 avril 1091). „Il s'en fallut d'un jour“, chantèrent les femmes du peuple dans les villages grecs, si sou-

vent dévastés, „pour que les Petchénègues vissent eux aussi le mois de mai“. Beaucoup de Coumans partagèrent sans doute le sort de leurs frères ennemis.

Si Manuel Comnène fera encore des campagnes contre les Scythes, jusqu'au-delà du Danube, une fois même jusqu'aux Carpathes¹, les Coumans ne seront plus une perpétuelle menace à la frontière du Nord. Comme un de leurs chefs porte le nom de Lazare², il faudrait admettre que le christianisme, la religion de leurs sujets roumains avait pénétré enfin parmi eux. Dans la phase où ils étaient, ce changement de religion devait plutôt hâter leur dissolution. Mais on peut s'imaginer dans quel état se trouvaient, vers l'an 1100, ces villages de la Moesie et de la Thrace, ces villes si souvent menacées, jusqu'à la Philippopolis des Pauliciens, que l'empereur Alexis venait de dévaster en la purifiant de l'hérésie manichéenne.

Débarassées dorénavant des pillards, ces régions n'obtinrent aucun répit de la part des agents du fisc, qui venaient pour le *καπνικόν*, pour la *stratia*, pour la dime, pour les corvées et les prestations, car l'Empire était trop serré de toutes parts pour pouvoir accorder une trêve d'humanité, de pitié, à tant de souffrances.

Cependant la misère était parfois si atroce qu'on voyait des gens se vendre aux puissants pour échapper aux charges qu'imposait l'État. Ces *γυμνοί*, ces „nus“, qu'on rencontrait par masses dans tout l'Empire, préféraient à cette oppression fiscale la domination des Normands, et d'autant plus celle des Turcs, qui donnaient aux terres abandonnées des maîtres beaucoup plus humains.

A l'avènement d'Alexis Comnène, les Turcs étaient répandus sur toute l'Asie Mineure, sur toute la Syrie, de même qu'ils tenaient la Perse et le désert, la Mésopotamie sinon

¹ Voy. notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I.

² *Ibid.*

l'Égypte, restée arabe. Un grand nombre de villes leur obéissaient, Nicée étant, depuis longtemps, leur tributaire.

Dans les derniers jours de son règne, le Botaniate reçut la mauvaise nouvelle que Cyzique avait suivi cet exemple. Des chefs de bandits s'étaient nichés même dans les ruines qui bordaient la mer en face de Constantinople. Ces „maîtres de l'Asie“ étaient les routiers de tous les grands chemins, et on ne voyageait guère qu'en se rachetant sans cesse. Ils avaient des chefs qu'on honorait du titre d'émirs et étaient pour les écrivains savants de Byzance des „satrapes“, des „archi-satrapes“. Certaines tribus avaient même proclamé un Sultan, dans la personne de Soliman, qui „habitait“ à Nicée, c'est-à-dire avait des quartiers dans cette ville. Ce Sultan dépendait néanmoins du Grand Sultan de la Perse, et, lorsque l'émir de Syrie, vicaire de ce prince, Toutouch, marcha contre lui, Soliman, abandonné par les siens, succomba.

Ce Soliman, „Sultan de Nicée“, fils de Coutloumouz et descendant de l'ancêtre glorieux Seldchouk, fut appelé même à Antioche de Syrie, par les fils du gouverneur, un Arménien, ce fut cette nouvelle conquête qui le mit aux prises avec le puissant Toutouch et amena sa mort.

Avant de partir pour sa dernière campagne, Soliman avait laissé un lieutenant à Nicée. D'autres émirs commandaient à Smyrne, à Nicomédie et ailleurs, sans se soucier trop de ce que désirait le Sultan. Un certain Tzachas, ancien turcopoule, un des mercenaires turcs au service de Byzance, et il y en avait tant, portant le costume et les armes et parlant la langue de la nation, s'était établi dans Smyrne, où il avait fait construire par des Grecs à ses ordres une flotte qui le rendait redoutable. Il s'était taillé un petit royaume de la côte et des îles voisines. Celui-ci restait toujours dans sa capitale, où il tenait sa famille et ses richesses, et il gouvernait à la romaine, comme il l'avait vu faire lorsqu'il se battait pour l'empereur¹; quant aux autres, ils menaient la vie no-

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

made de leurs ancêtres, gagnant et perdant alternativement les villes qui restaient grecques, quant à leur population et où il n'y avait pas de garnison stable, intriguant les uns contre les autres, se repaissant de mangeailles, s'enivrant tant que durait la paix et se targuant d'avoir de belles dames dans leur harem.

De temps en temps un mandataire du Grand Sultan, ou bien le fils du Sultan Soliman, quelque prince seldchouk ou quelque officier seldchoukide, apparaissait avec une petite armée brillante de vigoureux Turcomans qui ne savaient pas ce qu'étaient les charmes de la civilisation du Roum. Puis il s'en allaient en quête de prouesses nouvelles, et l'Asie Mineure restait ce qu'elle avait été depuis un demi-siècle: le royaume des voleurs errants, ou milieu duquel se maintenaient encore certaines villes plus ou moins fidèles, certains stratèges plus ou moins soumis qui n'envoyaient pas de revenus à Byzance et un nombre de châteaux appartenant à des chevaliers occidentaux.

La population s'était habituée à la longue, comme l'avait fait, quatre siècles auparavant, celle de Syrie avec les Arabes, et peut-être payait-on moins en cadeaux au chef turc le plus voisin qu'en impôts au basileus que l'on ne tenait guère à revoir: parfois même son apparition amenait une révolte contre l'Empire oppresseur¹.

On n'a pas de preuves que les Turcs aient tenté d'imposer leur religion aux sujets qu'ils se gagnaient ainsi; et, comme le paysan „romain“ gardait son Christ et ses Saints, il avait tout ce qu'il lui fallait. C'était comme une réplique de la féodalité occidentale, avec des villes payant des droits seigneuriaux, avec des châteaux, des serfs taillables et corvéables à merci et des seigneurs qui ne restaient jamais chez eux, occupés qu'ils étaient sans cesse à moissonner sur les grandes routes.

¹ Συνηθίσθη τῶν κοινωνησάντων Ῥωμαίων αὐτοῖς καὶ κατὰ τῶν ὁμογενῶν ἔπαν ὁ ταμένων; Attaliatē, p. 306.

Le gouvernement de l'Empire assistait impuissant à ce spectacle; il ne pouvait que faire des razzias contre les faiseurs de razzias, poursuivre les bandits par des bandits, reprendre des villes aujourd'hui pour les reperdre demain. S'il eût été possible de détruire l'armée d'un prince seldchouk, l'on en eût vu arriver le jour suivant une autre, du Khorassan, de la Mésopotamie ou de la Syrie, car cette race de brigands paraissait inépuisable. Le seul succès notable remporté par l'Empire avant l'arrivée des croisés fut la reprise des îles occupées par Tzachas¹ et la soumission de quelques autres qui s'étaient révoltées et, par suite, le rétablissement de la „thalassocratie“ orientale.

Avec la retraite des armées d'Orient s'éteignit la race des généraux-prétendants au trône: Le principe dynastique, imposé par Basile II, en revint à la surface. Nicéphore le Botaniate avait compris la nécessité de légitimer son usurpation par cette légende qui le faisait descendre des Phokas, et même, comme nous l'avons aussi dit, des Fabii de Rome. Alexis Comnène était le neveu d'un empereur, le fils d'un prince qu'on avait considéré quelque temps comme l'héritier du trône: il était apparenté aussi aux Ducas, et sa femme, Irène, était une enfant de cette famille; il avait été préféré à son frère aîné, Isaac, à cause de cette supériorité de ses titres dynastiques, et un des conjurés ne se gêna pas de dire que c'était pour Irène Ducas qu'il avait travaillé, et qu'il fallait la proclamer Augusta sur-le-champ.

S'il y eut dorénavant des conspirations dans le but de s'emparer du trône, elles n'étaient guère que de méprisables complots dont on devinait bientôt les instigateurs parmi les membres de la famille impériale même. Alexis aura beaucoup à souffrir jusqu'au bout, par le fait de ces parents; il ne fera cependant jamais mettre à mort, ni aveugler personne, se

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I; J. Laurent, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1085*, Paris 1913; *Byzance et l'origine du Sultanat de Roum*, dans les „Mélanges Diehl“ (déjà cités).

bornant à envoyer promener ignominieusement par les rues les coupables qu'on pouvait poursuivre; on rasait les cheveux et la barbe, on entourait les têtes ambitieuses de couronnes de boyaux, et on s'arrêtait là. Il n'y aura même plus de moines malgré eux. Cela prouve que le sentiment dynastique était bien établi.

Les empereurs vont maintenant conduire en personne leurs petites armées; ils peuvent s'enfuir même sans que leur défaite ait des conséquences funestes pour leur vie ou pour leur pouvoir. Après une époque où Nicéphore le Botaniate paraissait comme une contrefaçon de roi oriental, — et les monnaies du Paphlagonien et du Monomaque ont le même caractère pompeux, alors que les Commènes se font représenter debout —, entre les eunuques aux longs bonnets de feutre et d'autres serviteurs, portant le vêtement de cérémonie parsemé de lions de l'Orient¹, après la mode lâche d'une Cour où les *vestai* passaient au-dessus des patrices et le chef de l'Empire vivait au milieu des *θλαμήπολοι*, des pages, comme sous le même Monomaque², il y a une nouvelle armée, et cette armée appartient à l'empereur.

Alexis doit en être regardé comme le créateur. Il garda les auxiliaires étrangers, les fidèles Varègues, les Némitzes, les „Lombards“ normands, les „Celtes“ de France, les aventuriers anglais; il usa largement des turcopoules, baptisés ou non, qui lui gagnèrent nombre de succès. Il eut toujours à son service des corps de Petchénègues légers, qui faisaient un peu la police des camps. Il y eut même, sous son règne, des levées de Vlaques. Mais, à côté de ces étrangers, il organisa des corps d'élite, composés uniquement de Grecs. Auprès des Chomatianes, des „immortels“, les uns et les autres de provenance asiatique, derniers débris de l'armée d'Orient, et de la cavalerie thessalienne³, il y a sous ce règne et grâce

¹ Bayet, *L'art byzantin*, Sur les bouffons, Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 372 et suiv.

² Attaliatè, pp. 22, 24, ; 44-45.

³ Bryennius, pp. 120, 131, 136, 139, 170; Cédreus-Skylitzès, p. 727; Attaliatè, pp. 306-307.

à ces empereurs une milice d'enfants de soldats, élevés dans l'enceinte du Palais, parfaitement préparés à la guerre, absolument dévoués à l'empereur, qui est leur général et les exhorte dans les combats, en les appelant par leur nom. Ce sont les 2.000 „cadets grecs“, les „archontopoules“, le noyau de l'armée nouvelle et son principal soutien ¹. Il paraît que la troupe d'élite composée des fils de soldats morts pour l'empereur s'en distingue en quelque sorte ².

De nouveaux titres brillants, des couronnes même, mais sans l'ἐπισφάριον et les boucles d'oreille, sont décernés à certains membres de la famille impériale, aux généraux et aux fonctionnaires de marque pour les retenir dans le devoir, pour les garder fidèles dans la conduite des armées. Être sébastocrator, titre créé déjà pour Isaac Comnène, panypersébaste, droungaire-sébaste ³ suffisait à la plupart des ambitieux qui, autrement, auraient trahi et pris les armes ⁴.

En attendant, sous Alexis lui-même et ses deux premiers successeurs, un nouveau courant religieux viendra animer cette société que les empereurs constantinopolitains, les lettrés, les philosophes, les juristes du onzième siècle semblaient vouloir ramener au paganisme éclairé de Platon et aux mystiques, allant jusqu'à un regain d'iconoclasme, car sous le Botaniate un évêque avait soulevé la question du sens de l'adoration des images ⁵ et un synode avait été rassemblé pour admettre que l'argenterie des églises peut suppléer aux besoins d'un Trésor presque vide ⁶. On prend de nouveau

¹ Attaliatè, p. 359. Des θηράποντες combattent aux côtés de l'empereur, *ibid.*, p. 378. Sur la ἐταίρων τάξις, *ibid.*, p. 41.

² Anne Comnène, I, pp. 359-360.

³ Bryennius, pp. 147-148.

⁴ Sur le droit de s'adresser directement à l'empereur, Ferrini, *ouvr. cité*, p. 21, no. 33. Sous Jean Comnène, Alexis Aristénos rédigea un commentaire des lois ; avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 608 et suiv., „Viz. Vréménik“, XX, p. 189 et suiv.

⁵ Si le sens est λατρευτικὸς ou seulement σχετικὸς, Anne Comnène, I, p. 230.

⁶ *Ibid.*, pp. 225-229, 275.

des mesures contre les hérétiques. Toute une école procédant de Psellos, celle du moine Italos, le second „proèdre des philosophes“, un peu idéologue et iconoclaste, fut poursuivie par le gouvernement, et fermée¹. Une nouvelle ordonnance impériale fixa strictement le dogme. Un patriarche simple et opiniâtre, Eustrate Garidas (1081-4), fut installé pour faire la police des hérésies. Les bogomiles – dont la doctrine avait gagné de nombreux adeptes grâce à la puissance de la dialectique qu'employait leur chef, Basile, – se virent interdire leur propagande.

Des bûchers s'allumèrent même à Constantinople, comme à Rome, comme en Espagne. Niphon, qui attaquait le Dieu des Juifs, eut à pâtir pour ses idées; et, comme le patriarche Cosmas (1075-81) s'était laissé séduire, il fut chassé de son Siège². Un patriarche élu d'Antioche eut le même sort. Le dernier représentant du néoplatonisme byzantin, Démétrios, se vit clôre la bouche par ordre de la Cour. Il fut proclamé que l'empereur seul, „à cause de sa dignité“ (διὰ τὸ ἀξιωμα), avait le droit de prononcer sur les questions concernant le dogme³. Eustrate, commentateur d'Aristote, présentant des opinions contraires aux dogmes, dut rétracter⁴.

Un ton de piété, de gratitude envers ses parents, d'amour pour son mari, pour ses enfants distingue le prologue du testament d'Anne Comnène, qui y rappelle modestement ses études et son activité littéraire⁵. L'empereur Alexis lui-même

¹ Bibliographie, par Béés, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, p. 181. Ses oeuvres, Tzereteli, *Itali opuscula selecta*, fasc. 1-2, Tiflis 1924-26. Son procès, Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, II, pp. 1-29. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 444-445.

² Sous le Botaniate il y avait eu un mouvement du patriarche, de son synode et du Sénat; Bryennius, p. 122.

³ Cédrene-Skylitzès, p. 733; cf. *ibid.*, pp. 742-743. Sur Niphon, Cinnamé, pp. 64 (τὸν τῶν Ἑβραίων ἀποπροσεποισίτο θεόν), 65-66, 177, 251 et suiv., 255.

⁴ Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 219.

⁵ Kurtz, *ibid.*, XVI, pp. 58-101. On ne peut pas penser qu'un esprit comme celui d'Anne eût confié à une autre personne la rédaction d'un acte aussi intime.

fonda le monastère du „Sauveur aimant les hommes“ (Sotër Philanthropos)¹; le couvent des „Autels d'Hélie“ est de la même époque, et on accorde un soin particulier aux nouveaux typiques qui règlent la vie monastique².

Encore une fois l'image de la Vierge mère figure dans les processions triomphales sur le char d'argent, devant lequel marche à pied l'empereur victorieux. Manuel Comnène portera sur ses épaules la pierre, rapportée d'Éphèse, sur laquelle se distinguaient les larmes figées de Marie³. L'armée ne partait pas pour une campagne sans demander à la Panagia des Blachernes le miracle accoutumé. Des présages sur le sort des batailles étaient tirés par l'empereur, la veille d'un combat, du livre des Évangiles, après une nuit passée en prières, tandis que les cierges brillaient à la pointe des lances⁴.

Mais une autre force, un autre esprit, une autre direction pénétreront lentement dans cette société qui veut se renouveler pour pouvoir vivre : ceux des Latins.

La première des guerres contre les Bulgares avait dévasté les bords du Pont; les campagnes d'anéantissement contre les rebelles de Macédoine avaient laissé l'Occident de la péninsule dans un état d'encore plus lamentable ruine. Restait, avec les îles à peine regagnées et qu'il fallait d'abord restaurer, l'Asie Mineure.

Depuis Romain Lécapène, et malgré les scrupules religieux de Basile II à l'égard des monastères, on avait cherché à conserver avec la liberté paysanne et les fiefs des soldats la

¹ Sidéridis, *Περὶ τῆς μονῆς τοῦ Σωτήρος τοῦ Φιλανθρώπου*, Constantinople 1898. Cf. „Échos d'Orient“, 1930, p. 29 et suiv. Pour les couvents en général, W. Nissen, *Die Diataxis des Michael Attaleiates von 1072, ein Beitrag zur Geschichte des Klosterwesens im byzantinischen Reiche*, Iena 1894. Voy. aussi *Philosophie et Théologie ou épisodes scolastiques à Byzance de 1059 à 1117*, dans les „Échos d'Orient“, 1930, p. 132 et suiv. Sur la persécution d'Italos, *ibid.*, p. 141 et suiv.

² Voy. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 40-49.

³ Cinname, p. 277. Cf. Choniata, pp. 106 et suiv., 205-206.

⁴ Bryennius, p. 403.

prospérité à cette vaste région sur laquelle, maintenant, tombait l'Empire de tout son poids. On a eu peut-être raison de croire que dans l'idée de la responsabilité collective pour les impôts, l'*allilengion*, qui faisait des riches les garants des pauvres, il y avait la même intention de „démocratie“ sociale.

Mais, comme dans chaque pays où on prend de pareilles mesures contre l'extension de la grande propriété, ceci a dû mener les „puissants“ asiatiques dans les offices militaires, dans le monde d'intrigues et d'ambitions de la Capitale. De là ces tendances vers la couronne de la part des latifundiaires évincés voyant désormais de loin entre les mains des Turcs, favorables aux ruraux, ces exploitations agricoles qui avaient été pour eux une source de revenus et la base même de leur situation.

Les relations de Byzance avec l'Occident étaient représentées depuis longtemps surtout par la domination grecque en Italie, et par ces mercenaires, ces aventuriers francs qui servaient dans les armées impériales. La coiffure des Occidentaux aux longs cheveux, leur habillement étriqué, qui paraissait mesquin et indécent, leurs chaussures aux longues mèches, leur lourde armure tissée en anneaux de fer, leurs lances puissantes, leurs grands boucliers en pointe, leur pétulance, leur loquacité, leur amour naïf pour les belles choses d'or et d'argent, pour les brillants *numismata* des empereurs, leur langue, „germaine“ (française) ou „allemande“, leur caractère national même étaient connus de tout le monde.

Déjà depuis longtemps, grâce à la domination en „Lombardie“ des Impériaux, des bourgeois d'Amalfi s'étaient établis dans les villes de l'Empire, et même à Constantinople. Après eux, les Vénitiens, des „bourgeois de l'Empire“ en dépit de leur exterritorialité, firent valoir en Orient leur richesse, leur talent pour les affaires, leur vaillante hardiesse¹. Sous Alexis I, Durazzo, résidence des ducs d'Occident, appar-

¹ Voy. nos *Commencements de Venise*, *passim*.

tenait plutôt à ces hôtes, qui étaient considérés comme des „esclaves“, des *douloi* de la majesté de l'empereur, de leur empereur à eux, de longue tradition. La Capitale recéait aussi une nombreuse population de marchands de cette nation. Pour le moment, les Vénitiens rendaient de grands services et n'étaient nullement envahissants. Leur doge, décoré de titres byzantins, avait, malgré ses aspirations en Dalmatie, son rôle assigné dans les guerres qui devaient porter du côté de l'Occident les flottes de l'Empire¹. Les Génois, les Pisans arrivèrent à leur tour, beaucoup moins partagés en fait de privilèges².

Nous avons déjà dit qu'on appréciait les vertus des Latins, leur intrépidité, leur faculté de se contenter de peu, leur esprit inventif, la supériorité de leur armement et leur caractère indomptable, — mais sans les aimer. Ils apparaissaient aux Byzantins comme des gens sans éducation et sans savoir-vivre, des soldats sans connaissances stratégiques et sans direction, des „Lombards“, qui ne pouvaient pas se ployer aux règles de

¹ *Ibid.*

² En dehors de Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, trad. Furcy-Reynaud, cf. Neumann, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 366 et suiv. (sur les sources des rapports vénéto-byzantins, surtout sous les Comnènes); Aug. Bär, *Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreich in der staufischen Zeit*, Innsbruck 1887; Horatio F. Brown, *The Venetian quarter in Constantinople to the close of the 12th century*, dans le „Journal of historical studies“, XL (1920), pp. 78-88; Melchior Roberti, *Intorno alla colonia veneziana in Costantinopoli nel secolo XII*, dans les „Miscellanea“ Manfroni, Padoue 1925, pp. 137-147. Sur le morceau byzantin „Venise“ dans Wagner, *Carmina*, voy. „Ateneo Veneto“, XXV, I, fasc. 2; Νέος Ἑλληνομνημων, VI, p. 369 et suiv.; XVII, p. 85. — Pour les Génois: O. Langer, *Politische Geschichte Genuas und Pisas im 12. Jahrhundert*, Leipzig 1881; Heyck, *Genua und seine Marine im Zeitalter der Kreuzzüge*, Innsbruck 1886; Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, Halle 1895-9, 2 vol.; Sanguinetti et Bertolotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' Impero bizantino*, dans les „Atti della società ligure di storia patria“, XXVIII², 1897-8; Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, *ibid.*, XXVIII³, 1898; Eug. H. Byrne, *Genoese shipping in the twelfth and thirteenth centuries*, 1930.

l'étiquette ; bref, des barbares comme les Turcs ou les Petchénègues, aussi faux et avides de gain que les gens de ces peuplades.

Leur „empereur“, leurs „rois“ (ἡμπεράτωρ, ῥήγες) n'étaient que des usurpateurs, comme les anciens „basileis“ perses et surtout les Sultans actuels.

Mais c'étaient des chrétiens. Malgré la différence du rite, de la langue liturgique, de certains dogmes qu'on conservait des deux côtés sans les discuter trop et en dépit de la querelle de Photius avec Rome, une certaine unité religieuse fut maintenue pendant tout ce temps entre Rome et Byzance, ou plutôt entre l'Occident latin et l'Orient grec. La collaboration était entretenue par l'adoration fervente des mêmes reliques, par le même désir de revoir Jérusalem — on se rappelle les croisades byzantines de Tzimiskès et de Phokas, et plus tard Jean Comnène expiera en Cilicie avec la douleur de ne pas avoir pu accomplir son pèlerinage —, enfin par l'ennemi commun, le „Sarrasin“, le Turc.

On ne peut pas accorder, si l'on se place au point de vue des contemporains, une trop grande importance au „grand schisme“, déclaré au temps du patriarche Michel Kéroularios (1043-58). Des envoyés du Pape vinrent à Constantinople pendant le règne de Constantin le Monomaque, un empereur de cabinet, très faible. Ils n'avaient certainement pas de mission religieuse. Constantinople ne pouvait songer à imposer aux Latins une nouvelle organisation ou un nouveau dogme. Rome, même dans cette période agressive de sa politique, n'allait pas baser des espérances sur ces points. D'un côté et de l'autre, on faisait une politique d'opportunisme, dans le désir de trouver des alliés, et on n'avait aucun intérêt à rouvrir d'anciens débats pénibles. Il arriva cependant que les envoyés romains, gens imprudents, eurent envie de discuter ; ils trouvèrent en Kéroularios un patriarche peu ordinaire, qui se targuait de faire les empereurs et proclamait, en chaussant ses cothurnes de pourpre, „qu'il n'y a

aucune différence essentielle entre l'Église et l'Empire et que l'Église surpasse même l'autre en ce qui concerne l'honneur (ἱερωσύνης γὰρ καὶ βασιλείας τὸ διάφορον οὐδέν, ἢ καὶ ὀλίγον εἶναι, ἐν δὲ γὰρ τοῖς τιμωτέροις καὶ τὸ πλεον τάχα καὶ ἐρίτιμον)¹. Comme on le voit, il avait, grâce à l'échange d'idées incessant entre l'Empire et l'Italie méridionale, les mêmes idées que les Clunistes et que Grégoire VII concernant les rapports entre le pouvoir civil et la dignité suprême de l'Église ; il devait avoir aussi la même ambition hiérarchique universelle².

¹ Cédrene-Skylitzès, II, p. 643 (mais il le dit ὑπ' ὀδόντι).

² La vraie opinion est celle que je trouve dans les „Échos d'Orient“, III, p. 125 : „Un antagonisme de race... L'orgueil national, le sentiment de sa supériorité intellectuelle que tout Grec suce avec le lait, telle est la vraie cause de la scission du XI-e siècle“. De fait, il y avait toujours eu deux Églises et on ne pouvait pas rompre un lien qui n'avait jamais existé. Cf. Delehaye, *Sanctus*, p. 255 : „le schisme grec ne fut pas l'affaire d'un jour et il ne faut pas chercher à fixer la date de la séparation totale d'avec Rome“. Cf. Tournebize, ouvr. cité, pp. 12-3 ; Migne, *Patr. Lat.*, CXLV, c. 633 et suiv. Voy. Diehl, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 553 : „Il fut la conséquence dernière d'une longue évolution historique, la manifestation officielle d'une séparation accomplie en fait depuis longtemps“. Cf. Iorga, *My american lectures*, Bucarest 1932, p. 32 et suiv. ; Corn. Will, *Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saeculo XI extant*, Leipzig-Strasbourg 1861 ; Al. Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen dem Orient und Okzident*, Munich 1864-5 ; Theiner et Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum*, Vienne 1872 ; G. B. Howard, *The schism between the oriental and western churches*, Londres 1893 ; Fil. Ermini, *Michele Cerulario e lo scisma d'Oriente*, Rome 1898 (cf. Palmieri, dans la „Rivista bibliografica italiana“, 1898, fasc. 25) ; Bréhier, *Le schisme oriental du XI-e siècle*, Paris 1899 ; le même, *The Greek church, its relations with the West up to 1054*, dans la *Cambridge mediaeval history*, III, pp. 246-273 ; Seppelt, *Das Papsttum und Byzanz*, dans Sdrlek, *Kirchenge schichtliche Abhandlungen*, II, Breslau 1904 ; „Viz. Vréménik“, XII, pp. 517-518. Cf. Walter Norden, *Prinzipien für eine Darstellung der kirchlichen Unionsbestrebungen im Mittelalter*, dans la „Historische Zeitschrift“, CII (1909), pp. 277-303 ; Anton Michel, *Bestand eine Trennung der griechischen und römischen Kirche vor Kerullarios ?*, dans le „Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft“, XLII (1922), pp. 1-11 ; le même, *Der Autor des Briefes Leos von Achrida, eine Vätersammlung des Michael Kerullarios*, dans les „Byz.-

Il y eut donc ainsi une nouvelle querelle entre Latins et Grecs, à coups d'excommunications, comme de coutume. Le fait n'avait pas une trop grande portée : c'était de la part du clergé une manière d'interrompre les négociations, quitte à laisser l'empereur les reprendre aussitôt qu'un besoin politique les imposera¹.

Car tous les souverains qui succédèrent au Monomaque entretenirent des relations politiques avec les Papes, et parmi les envoyés étrangers on dut voir de temps en temps à Constantinople ceux du Pontife romain. La „vieille Rome“ appela à son secours le „basileus“ contre l'„imperator“, et Constantinople s'adressa au Pape pour avoir des auxiliaires contre les Turcs. Du reste, Isaac Comnène avait fait arrêter Kéroularios parce qu'il ne lui convenait pas à lui, et l'avait fait conduire par ses Varègues dans un couvent du Proconèse², où il mourut. L'Église grecque ne manifesta plus de prétentions envers l'Empire³. Au contraire, des bénéficiaires laïques envahirent les couvents. Les patriarches durent se contenter des „centenaires“ d'or que leur servait la Cour et des cadeaux laissés sur l'autel de Ste Sophie par les

neugr. Jahrbücher“, III (1922), pp. 49-66 ; le même, *Humbert und Kerullarios*, I, Paderborn, 1925. — Sur l'oekuménikos, Pétridès, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 307 et suiv. Sur le synode permanent de Constantinople aux XI-e et XII-e siècles, Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, V (1900). Cf. aussi Gerhard Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel 1911. Sur les églises latines de Constantinople, d'Alessio, dans les „Échos d'Orient“, 1926, pp. 21 et suiv., 308 et suiv.; lettre du patriarche Nicolas III à Alexis, Leunclavius, *Jus graeco-romanum*, I, p. 271 et suiv.

¹ Voy. W. Holtzmann, *Die Unionsverhandlungen zwischen Alexios I. und Papst Urban II. im Jahre 1089*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXVIII ; Loparev, dans Vasiliev, ouvr. cité, II, p. 131. Sur le rôle de médiateur d'un Moïse de Byzance, Migne, *Patr. Gr.*, CLXXXVIII ; cf. *ibid.*, CXLIII.

² Cédre-ne-Skylitzès, p. 644. Cf. Psellos, p. 240 et suiv. ; Attaliatè, pp. 61-62 (il se croit μείζον ἢ κατὰ τὴν αὐτοῦ ἀξίαν ἐπὶ τῶν ὄλων).

³ Cf. W. Holtzmann, *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums und zur Entstehung des ersten Kreuzzuges*, dans la „Hist. Vierteljahrschrift“, XXII (1924), pp. 167-199.

empereurs qu'ils couronnaient ou dont ils célébraient le mariage. Un tel chef d'Église n'est guère fait pour réclamer la souveraineté spirituelle du monde entier, et les chefs d'État avaient autre chose à faire que de prendre à leur compte les revendications de la Byzance cléricale.

On n'arrivera pas à mettre le conflit de Kéroularios avec le Pape en rapport avec tel projet politique byzantin dirigé contre l'invasion normande dans l'Italie méridionale, alors qu'il n'y eut que quelques incidents de la querelle traditionnelle. Une lettre contre les Latins fut envoyée en Italie sous le nom de l'archevêque d'Ochrida, Léon, et un synode constantinopolitain devait approuver bientôt l'attitude du patriarche. Mais l'existence de bons rapports politiques ne fut guère empêchée par ces vieilles discussions qui traînaient quelque temps pour que les passions de tel moment amènent ensuite un nouvel éclat. L'Église byzantine conservait envers Rome l'ancienne attitude de méfiance, facilement transformée en inimitié. Un exclusiviste occidental comme le cardinal français Humbert était tout fait pour le produire le conflit et un Pape comme Léon IX pour l'approuver pleinement¹. En vain Antioche, sous le joug turc, qui pensait à une aide latine, intervint-elle pour la pacification. Mais parler d'une rupture dans le vrai sens du mot est une erreur. On pouvait reprendre à chaque moment des discussions dans lesquelles des esprits naïfs seuls pouvaient voir un moyen de rétablir l'unité dont l'existence a été toujours purement théorique.

Ce ne fut donc pas le „grand schisme“ qui créa à Constantinople une atmosphère défavorable aux Latins à la veille des croisades, mais l'invasion normande.

On ne pourra jamais raconter dans les détails la conquête,

¹ Voy., à côté de la bibliographie indiquée plus haut, Bréhier, *Normal relations between Rome and the churches of the East before the schism of the 11 century*, dans le „The constructive quarterly“, New-York; Michel, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, pp. 406-437; cf. Percy Ernest Schramm, dans l'„Hist. Zeitschrift“, IV (1916), pp. 645-672.

lente, mais définitive, de l'Italie méridionale par le groupe d'aventuriers normands, appelés contre les Arabes pour que, dès le lendemain, sous le patronage du Pape, ils s'attaquassent aux garnisons byzantines, chassant en même temps, sans distinction, les „Grecs“ et les rebelles de la façon d'un Maniakès. Nous avons déjà dit que les villes ne leur opposèrent jamais la moindre résistance et que beaucoup d'évêques orthodoxes consentirent à transiger avec ces Latins. Pour la population il n'y avait, du reste, qu'un changement dans le caractère national des étrangers qu'ils nourrissaient et payaient pour cette défense contre les Musulmans, qui eux-mêmes n'étaient pas considérés comme des ennemis avec lesquels on ne puisse pas s'entendre¹. Leurs chefs, Robert, son fils Bohémond, Tancred, cousin de celui-ci, remplacent donc tout simplement les anciens dynastes locaux de l'espèce d'un Mélôs, d'un Argyros, qui, à la tête des milices locales, avaient pris plus d'une fois des attitudes d'indépendance. Argyros, patrice et *vestis*, avait été même, en vertu de son succès, „duc, et prince d'Italie“. Or, pour de pareils chefs de l'Italie méridionale le premier devoir d'une ambition naissante était de prendre le plus possible de terre byzantine et de s'ouvrir le chemin vers Constantinople.

Mais, pendant la première période de la nouvelle invasion, les Normands étaient encore des Latins d'apparence irréductible, et il leur faudra du temps pour s'assimiler aux indigènes, devant former plus tard avec ceux-ci et avec leurs souvenirs arabes une civilisation de triple essence qui est un des éléments les plus précieux dans la vie morale de l'humanité².

Déjà sous l'empereur Michel Ducas les Normands avaient risqué des attaques de pirates, qui furent affrontées par

¹ Voy. surtout l'ouvrage, si large, de M. Gay et les études de Chalandon, dans les „Mélanges d'histoire et philologie de l'École de Rome“, XVII.

² Saints byzantins à nom latin dans la cathédrale de Cefalù (XII-e siècle), Joh. B. Authem, *Das Drachenwunder des H. Georg*, dans le „Byz. Archiv“, Leipzig 1911.

les trirèmes d'un Bryennios¹. Le vieux Robert Guiscard, duc, — dans le sens byzantin du mot: duc d'Empire, d'origine usurpatrice, — de la „Longobardie“ qu'il avait patiemment arrachée à l'empereur, voulut être aussi „duc de Dalmatie“. Il avait des chevaliers disponibles, une flotte, et ne trouvait pas d'issue en Italie, où il se fût heurté au Pape, qu'il voulait ménager. Et il connaissait parfaitement les choses byzantines.

Nous avons déjà parlé de l'alliance de famille entre sa fille, qui avait pris à Constantinople le nom d'Hélène, et Constantin, le fils de Michel Ducas², une alliance pour pouvoir s'immiscer ensuite dans les affaires de l'Empire. Arrivé au pouvoir, Alexis avait dû rompre le traité. C'était un bon prétexte pour la guerre que le „guiscard“ qu'était Robert préparait depuis longtemps au su des Dalmates et des provinciaux du voisinage. Le duc italien fit donc semblant de reconnaître dans un moine mystérieux l'empereur détrôné qui avait dû être son parent.

Il l'embarqua sur sa flotte, espérant faire impression sur les sujets de l'Empire dont plusieurs adorèrent en effet le charlatan ivrogne qui chevauchait vêtu de brocart d'or entre des doryphores normands³. Aulona, Canina, les petits ports en face de Bari furent pris, et Durazzo assiégée⁴. Les chefs serbes du continent s'unirent à l'envahisseur⁵, pendant que l'Empire cherchait des mercenaires parmi les Manichéens bulgares ayant leur centre à Béliatova⁶, et les Vlaques nomades⁷.

¹ Bryennius, p. 103. — Projet de mariage entre Robert et une princesse byzantine, Gerbert, *Lettres*, éd. Havet, pp. 101-102.

² Sa soeur avait épousé Raymond de Barcelone; Anne Comnène, I, pp. 49 et suiv., 62.

³ Guillaume de Pouille, *De rebus Normannorum*, éd. Muratori.

⁴ Anne Comnène, I, p. 70. Cf. les chroniques italiennes contemporaines.

⁵ Michailas, Bodin; *ibid.*, p. 76. Cf. Radojčić, dans le *Glasnik* de Skoplić, III, pp. 13-24.

⁶ Anne Comnène, I, pp. 199, 223, 273-274, 279 et suiv., 340. Il y avait aussi des chefs à Glavinitz et à Silistrie; *ibid.*, p. 280. Un Bulgare Radoimir est présenté comme parent de la Doukaina (nous avons déjà dit que Catherine, fille de Samuel, avait épousé Isaac Comnène); *ibid.*, p. 399.

⁷ Βλάχοι ὅποσοι τὸν νομάδα εἶον εἶλοντο; Anne Comnène, p. 395.

